

Dossier pour la bourse Gina Chenouard de la SGDL

Alina Reyes

Auteure de romans, recueils de poèmes, essais.

Le Boucher, éditions du Seuil, coll. « Fiction & Cie », Paris, 1988

Lucie au long cours, éditions du Seuil, Paris, 1990

Au corset qui tue, éditions Gallimard, coll. « L'Infini », Paris, 1992

Quand tu aimes, il faut partir : roman, éditions Gallimard, coll. « L'Infini », Paris, 1993

Derrière la porte : une aventure dont vous êtes le héros/une aventure dont vous êtes l'héroïne, éditions Robert Laffont, Paris, 1994

La Nuit, Paris, Joëlle Losfeld, 1994

Le Chien qui voulait me manger, éditions Gallimard, Paris, 1996

Il n'y a plus que la Patagonie, éditions Julliard, Paris, 1997

Poupée, anale nationale, éditions Zulma, Cadeilhan, 1998

Lilith, éditions Robert Laffont, Paris, 1999

Corps de femme, éditions Zulma, coll. « Grain d'orage », Cadeilhan, 1999

Moha m'aime, éditions Gallimard, Paris, 1999

Autopsie, éditions Inventaire-Invention, Paris, 2000

L'Exclue, éditions Mille et une nuits, coll. « La petite collection » n° 273, Paris, 2000

Nus devant les fantômes : Franz Kafka et Milena Jesenská, Éditions 1, Paris, 2000

Ma vie douce : journal, 1979-2001, éditions Zulma, Cadeilhan, 2001

Nus devant les fantômes, Paris, J'ai lu, 2002

Une nuit avec Marilyn, éditions Zulma, coll. « Vierge folle » et « Hors barrière », Cadeilhan, 2002

Satisfaction : roman, éditions Robert Laffont, Paris, 2002

Politique de l'amour, éditions Zulma, Cadeilhan, 2002

Alina Reyes et Stéphane Zagdanski, *La Vérité nue*, éditions Pauvert, Paris, 2002

La Chasse amoureuse, éditions Robert Laffont, Paris, 2004

Sept Nuits : roman, éditions Robert Laffont, Paris, 2005
Le Carnet de Rose, éditions Robert Laffont, Paris, 2006
Forêt profonde, éditions du Rocher, Monaco et Paris, 2007
Notre femme, éditions de l'Atelier in 8, coll. « La porte à côté » n° 30, Serres-Morlaàs, 2007
La Jeune Fille et la Vierge, éditions Bayard, coll. « Qui donc est Dieu ? », Paris, 2008
La Dameuse, éditions Zulma, Paris, 2008
Lumière dans le temps, éditions Bayard, Montrouge, 2008
Psaumes du temps présent : 70 prières pour son retour, Presses de la Renaissance, Paris, 2009
Souviens-toi de vivre, Presses de la Renaissance, Paris, 2010
Charité de la chair, Presses de la Renaissance, Paris, 2011

Travail en cours :

RÉVOLUTION DÉVORAISON

drame cosmique

Il s'agit d'une traduction en vers de «L'Iliade » et de « L'Odyssée » qui s'emploie à faire reverdir le texte, les deux textes vus comme les deux oliviers entremêlés (l'un sauvage, l'autre cultivé) au sein desquels « Ulysse » passe sa première nuit sur le rivage des Phéaciens, en débusquant le sens des mots et des noms des héros à leurs racines (étymologiques et phonologiques) et en l'y faisant monter comme une sève.

Il y a quelques décennies, j'ai vu en rêve, une nuit, Homère me donner à manger sa tête, d'où sortaient des fils semblables à des spaghetti multicolores. Le temps faisant son œuvre, j'ai fini par me mettre à la traduction de ses chefs-d'œuvre, ayant gardé l'émerveillement de ses premiers vers traduits jadis en cours de grec au collège. Je m'étais remise au grec un peu plus tôt pour traduire des passages des Évangiles, de Platon, de philosophes présocratiques et d'autres auteurs, après avoir appris suffisamment d'hébreu pour traduire de nombreux passages de la Bible ; puis traduit plusieurs textes de diverses langues, également éminemment poétiques, qui ont servi aussi ma thèse de Littérature comparée, soutenue en 2018.

C'est ainsi armée de verbe puissant que j'ai entamé en 2020 la traduction de l'Odyssée, titrée *Dévoraïson* en vertu de cette quête de sens aux racines des mots, que j'explique dans une présentation du texte et qui m'a fait traduire également les noms des héros de l'épopée – Ulysse, en particulier, étant devenu Dévor. En quelques mois, j'étais arrivée au bout du texte. Je suis alors passée à l'Iliade, retréée *Révolution*. Arrivée au chant XVI, j'ai laissé reposer un temps puis j'ai repris ma traduction de l'Odyssée en tenant compte du travail effectué pour l'Iliade. Maintenant je vais parachever cet ensemble, qui offrira une vision très neuve du génie d'Homère, vision soutenue par un développement introductif sur le sens de mon travail et ses multiples découvertes. Pour cela une année de travail soutenu ne sera pas de trop. Séparée du milieu de l'édition depuis quinze ans, j'apprécierais le concours de cette bourse Gina Chenouard, premier et seul soutien que je demande pour ce projet.

Voici donc des extraits de mon travail en cours.

Alina Reyes

RÉVOLUTION, chant XVI

Ainsi donc ils combattent pour la nef aux solides bancs ;
Patrocle se tient près d'Achille, berger de ses gens,
Versant de chaudes larmes, telle une source sombre
Qui d'un rocher abrupt déverse ses noires ondes.
5 Et le divin Achille aux pieds secourables, pris de pitié
En le voyant, lui adresse ces paroles ailées :

« Pourquoi donc pleures-tu, Patrocle, comme une fillette
Qui court près de sa mère et réclame d'être portée ?
Accrochée à sa robe, elle l'empêche d'avancer,
10 Et en pleurant, la fixe du regard, pour qu'elle la prenne :
Pareil à elle, Patrocle, tu verses des larmes tendres.
Aux Myrmidons ou à moi, as-tu quelque chose à apprendre ?
Aurais-tu, toi seul, reçu de la Phthie quelque nouvelle ?
Pourtant Menoitios, fils d'Actor, est toujours vivant, dit-on,
15 Et vivant Pélée, fils d'Éaque, parmi les Myrmidons.
La mort de ces deux-là nous ferait grand chagrin.
À moins que tu ne te lamentes sur les Argiens,
Qui meurent par leur faute près de leurs vaisseaux creux ?
Parle, ne cache pas ta pensée, que nous sachions tous deux. »

20 Dans un profond soupir tu réponds, chevalier Patrocle :

« Achille, fils de Pélée, toi, tout plus fort des Achéens,
Ne te fâche pas : tant de peine oppresse les Achéens !
Tous ceux qui jusque là étaient les meilleurs de nos hommes
Gisent dans les vaisseaux, blessés à bout portant ou de loin.
25 Diomède le fort, le Tydéide : touché d'un trait ;
Dévor Lance-illustre et Agamemnon : frappés de près ;
Et Eurypyle, d'une flèche dans la cuisse : touché.

Autour d'eux se démènent les docteurs en pharmaques,
Soignant les plaies ; et toi, Achille, tu restes intraitable.
30 Que jamais ne me prenne un courroux tel que tu en gardes,
Terrible brave ! Qui d'autre auras secours de toi, plus tard,
Si tu n'écartes pas des Argiens l'infamant désastre ?
Cruel, non tu n'as pas le chevalier Pélée pour père,
Ni Thétis pour mère ; c'est la mer aux reflets pers
35 Qui t'a engendré, et les rochers abrupts : rude est ton âme.
Si au fond de ton cœur tu veux échapper à l'oracle
Que t'a annoncé au nom de Zeus ta vénérable mère,
Alors envoie-moi, moi, et vite ! Fais suivre toute l'armée
Des Myrmidons, si je peux être aux Danaens la lumière.
40 Donne à mes épaules tes armes pour me cuirasser :
Me prenant pour toi, ils pourraient renoncer à se battre,
Les Troyens, et les vaillants fils des Achéens, souffler,
Épuisés qu'ils sont ! Car il y a peu de pause, à la bataille.
Non fatigués, nous pousserions aisément des guerriers
45 Fatigués vers la ville, loin des nefes et des baraques. »

Ainsi implore ce grand enfant ; or c'est sur lui-même
Qu'implorant, il appelle la noire mort et la kère.
Et Achille aux pieds rapides lui dit, très en colère :

« Ah Patrocle, fils des dieux, de quoi parles-tu ainsi ?
50 Non, je n'ai pas souci d'une divine prophétie,
Et de la part de Zeus, ma noble mère ne m'a rien dit.
Mais une âcre douleur arrive dans le cœur et dans l'âme
Quand un homme ayant la volonté de spolier son semblable
Lui retire sa part d'honneur car son pouvoir l'avantage.
55 Cette âcre douleur est mienne, j'ai souffert en mon âme.
La jeune fille que les Argiens m'ont donnée au partage,
Que j'ai gagnée de ma lance, en rasant une forte ville,
Il me l'a reprise des mains, le puissant Agamemnon,
L'Atride, comme si j'étais un indigne vagabond.

60 Mais laissons passer le passé : il est certes impossible
De garder toujours la colère au cœur ; j'avais dit pourtant
Que je ne renoncerais pas à ma rancœur avant
Que le tumulte et la guerre n'arrivent à mes nef.
Mais soit ! Revêts tes épaules de mes illustres armes
65 Et conduis au combat les Myrmidons férus de batailles,
Puisque la nuée noire des Troyens assiège les nef
En grande force et que sur le rivage de la mer
Les Argiens sont acculés, n'ayant plus qu'un bout de terre
Étroit. Toute la cité des Troyens s'est mise en marche,
70 Pleine d'audace : c'est qu'ils ne voient plus, en face, mon casque,
Briller tout près ; ils s'enfuiraient bien vite, et les cadavres
Rempliraient leurs fosses, si Agamemnon, le puissant,
Savait être aimable ; maintenant ils encerclent le camp.
Et Diomède le Tydéide n'a plus sa lance en mains
75 Pour épargner, par sa furie, un désastre aux Danaens.
Je n'entends pas non plus monter la voix de l'Atride
De sa tête honnie ; mais celle d'Hector homicide
Distribue des ordres aux Troyens ; avec leurs clameurs
Ils tiennent toute la plaine et sont au combat vainqueurs
80 Des Achéens. Or donc, Patrocle, pour épargner les nef
Du désastre, fonce à toute force, que le feu brûlant
N'incendie par les nef et n'aille nous enlever le cher
Retour ! Écoute-moi, que je te mette au cœur mon plan,
Afin que tu m'apportes grand honneur et gloire
85 Auprès de tous les Danaens, et que cette jeune femme
Si belle, ils me la rendent, et m'offrent de splendides présents.
Après les avoir chassés des nef, reviens ; même si
L'époux tonitruant d'Héra t'apporte une autre gloire,
Résiste au désir de continuer, sans moi, à te battre
90 Contre les belliqueux Troyens : tu diminuerais ainsi
Mon honneur ; dans l'exaltation de la guerre et du combat,
Ne va pas, en massacrant des Troyens, marcher sur Troie,
Afin qu'un des dieux éternels de l'Olympe n'intervienne :

Car il les aime fort, Apollon qui de loin protège.
95 Fais demi-tour dès que tu auras porté la lumière
Aux nef, et laisse-les donc tous se battre dans la plaine.
Oui, que Zeus père, et Athéna, et Apollon, fassent
Que nul Troyen, tous tant qu'ils sont, n'échappe au trépas,
Nul Argien non plus, et que nous deux, nous tirant du désastre,
100 Nous enlevions, seuls, son saint voile au visage de Troie ! »

Ainsi se parlent-ils l'un à l'autre ouvertement,
Tandis qu'Ajax ne tient plus, contraint par les flèches,
Dompté par l'esprit de Zeus et les Troyens superbes
Qui tirent ; autour de ses tempes son casque éclatant
105 Stride terriblement sous les coups incessants qui s'abattent
Sur les solides plaques ; son épaule gauche se lasse,
À force de porter son chatoyant bouclier ; les traits
S'abattent autour de lui, sans arriver à le chasser.
Sans cesse il halète douloureusement, une suée
110 Abondante ruisselle de ses membres ; il a du mal
À respirer, partout le mal s'enfonce dans le mal.

Dites-moi maintenant, Muses aux maisons olympiennes,
Comment le premier feu tomba sur les nef achéennes.

Hector s'approche et, sur la pique de frêne d'Ajax,
115 Frappe de sa grande épée derrière la hampe, à la pointe,
Qu'il casse d'un coup ; et le fils de Télamon, Ajax,
Ne brandit plus qu'un tronçon de manche, tandis que la pointe
D'airain tombe à terre loin de lui en retentissant.
Ajax au cœur sans reproche alors frémit, reconnaissant
120 L'œuvre des dieux : il a fauché tous ses plans de bataille,
Zeus qui tonne au cieus, voulant pour les Troyens la victoire.
Il recule devant les traits. Eux portent l'infatigable
Feu sur le fin navire ; aussitôt la flamme inextinguible
Se répand. Ainsi le feu envahit la poupe ; Achille

125 Dit alors à Patrocle, en se frappant les cuisses :

« Debout, Patrocle, enfant des dieux, meneur de coursiers !
Je vois près des vaisseaux le feu dévorant jaillir.
Qu'ils ne nous prennent pas les nefs, nous privent de partir !
Revêts vite mes armes, moi je rassemble notre armée. »

130 Il dit, et Patrocle s'arme d'airain brillant.

Sur ses jambes d'abord il met ses belles jambières,
Où s'ajustent des couvre-chevilles d'argent ;
Puis il enfile sur son torse la cuirasse pareille
À un ciel étoilé de l'Éacide aux pieds agiles.

135 À ses épaules il jette une épée d'airain cloutée
D'argent, et ensuite un grand et robuste bouclier ;
Sur sa vaillante tête il met un solide casque
À crinière, dont oscille, terrible, le panache.

Il prend deux fortes lances, adaptées à ses mains.

140 La seule arme qu'il laisse de l'irréprochable Éacide,
C'est sa grande pique, lourde et forte : nul autre Achéen
Ne peut la brandir, seul en a la faculté Achille.
C'est un frêne du Pélion que Chiron donna à son père,
Pris au sommet du Pélion pour mettre à mort des héros.

145 À Automédon il dit de vite atteler les chevaux,
Lui, l'homme qu'après Achille briseur de rangs il respecte
Le plus, le plus sûr au combat quand il attend l'appel.
Automédon sous le joug conduit ses rapides chevaux,
Xanthe et Balios, qui volent en même temps que les vents.

150 La Harpie Podarge les enfanta pour le vent Zéphyr
Alors qu'elle paissait dans un pré au bord de l'Océan.
Puis il conduit l'irréprochable Pédase à la volée,
Cheval ramené d'Éétion, ville qu'Achille avait prise,
Et qui, mortel, suivait pourtant les immortels coursiers.

155 Achille cependant, parcourant le camp de tente en tente,

Fait s'armer les Myrmidons, eux, tels des loups mangeurs de viande
Crue, avec dans leurs membranes une indicible puissance,
Qui abattent dans les montagnes un grand cerf à ramure
Et le dévorent ; tous ont les babines rougissantes
160 De sang, et ils s'en vont en meute, de leur mince langue
Laper à la surface l'eau noire d'une source obscure,
Tout en vomissant le sang du meurtre ; dans leur poitrail
Leur âme ne tremble pas, mais leur ventre se contracte ;
Ainsi les chefs et les meneurs des Myrmidons s'agitent
165 Autour du bon serviteur de l'Éacide aux pieds rapides ;
Au milieu d'eux Achille, serviteur d'Arès, se place,
Stimulant les attelages et les hommes en armes.

*

PRÉSENTATION : DÉVOR ET SES PROCHES

TIREDELLE

Pourquoi commencer par Tiredelle ? Parce qu'il est fort possible qu'elle ait, cette trameuse, tiré d'elle l'histoire – qu'elle représente Homère lui-même.

En grec, son nom, Pénélope, est le nom d'un oiseau, la sarcelle. Ce n'est pas pour rien qu'elle est fille d'Icare. Si je n'ai traduit son nom en Sarcelle, c'est que je voulais qu'on y entende non seulement l'oiseau, à tire d'aile, mais aussi ce que son nom évoque en grec, par homophonie : les mots « fil du tisserand » et « peler ».

Le fait de filer et de tramer est constamment dans le texte une métaphore de la pensée, du projet, de la mise en œuvre d'un destin ou d'une action particulière, que ce soit par les dieux ou par les mortels. C'est aussi dans ce sens que j'ai traduit son épithète, qui signifie « très réfléchi », par « trameuse », qui renvoie aussi bien sûr à sa fameuse activité de tisseuse de jour et détisseuse de nuit, un peu comme Schéérazade tissa des histoires, mille et une nuits durant, pour repousser la mort.

La trame du poème est assez labyrinthique pour rappeler, encore, Icare et son père Dédale construisant le palais où contenir le Minotaure. Dans cette perspective, le fil de Tiredelle peut évoquer celui d'Ariane, guidant à distance le héros aventuré dans

le dédale pour tuer le monstre dévorateur d'hommes et lui permettre de revenir sain et sauf.

DÉVOR

Homère lui-même explique que le nom *Odysseus* (connu sous le nom latinisé d'Ulysse) a été donné au héros nouveau-né par son grand-père Vrai-loup (Autolykos) en référence à sa propre colère (il se dit *odyssamenos*, irrité) contre tant d'hommes et de femmes dans le monde (chant XIX, v.407-409). Peu importe que l'étymologie soit ou non fantaisiste, du moment que c'est le sens que le poète a voulu donner. À considérer l'étymologie, on peut aussi trouver que ce verbe qui dit l'irritation a la même racine indo-européenne qu'un verbe signifiant manger, dévorer – racine qui nous a donné notamment en français le mot dent. Cette indication ne fait que renforcer la parenté de sens profond entre l'irritation et la dévoration. Comme, dans le poème, tramer signifie penser, dévorer renvoie couramment à ce qui dévore le cœur, la colère. « Sache que mon cœur est grandement dévoré », dit lui-même celui dont j'ai donc traduit le nom par Dévor (chant XVI, v.92), d'autant que toute l'histoire, avec ses perpétuels festins et sacrifices, avec le cannibalisme de Célèbre (Polyphème) et des Lestrygons, avec l'arrêt du destin marqué par la consommation interdite des bœufs du Soleil, avec celle des vivres, des biens et de la maison de Dévor par les prétendants, avec la perpétuelle faim des voyageurs toujours menacés de ne plus pouvoir se nourrir, comme le héros, sous l'apparence d'un mendiant, le rappelle obstinément, tout le poème peut être lu comme le récit d'une énorme dévoration à laquelle le héros doit échapper et dont il doit sauver les siens. Dévoration dont les prolongements métaphysiques renvoient aux peurs ancestrales de l'enfance de l'humanité autant qu'aux peurs actuelles d'humains en train de dévorer la planète qui les nourrit, et de chercher une issue à ce danger aussi concret que spirituel.

Qui prétend que Dévor ment, quand, de retour incognito à Ithaque, il raconte à plusieurs reprises être Crétois, venir de Crète ? Le poète lui-même le dit, en précisant que son mensonge est « pareil à la vérité ». Oui, dans un sens profond, Dévor ne ment pas, il fait signe : dire qu'il vient du pays et de la lignée de Minos, c'est faire signe vers cette culture des prédécesseurs des Achéens, dont ils ont hérité en bonne part et qui est aussi celle des grandes divinités féminines, culture à la fois archaïque et raffinée qui, sans doute, imprègne cette œuvre d'Homère pleine de dévrateurs,

rappelant le Minotaure crétois, mais aussi de femmes qui sauvent, à commencer par Athéna, et aussi la trameuse Tiredelle, et les autres déesses qui, après l'avoir retenu, finissent par lui indiquer le chemin du salut. La raison de ces femmes intelligentes, comme celle de Dévor, l'emporte finalement sur la dévoration, d'où ma traduction du titre *Odysseia* par *Dévoraïson*.

(...)

DÉVORAISON, chant V

Alors Athéna, fille de Zeus, conçoit un autre plan.
Elle barre la route à tous les autres vents,
Les presse de s'apaiser et de faire une trêve.
385 Puis elle fait lever un vif Borée, brise les vagues,
Que puisse se mêler aux Phéaciens amateurs de rames
Le divin Dévor, sauvé de la mort et de la kère.
Deux nuits et deux jours, il erre sur l'éclaboussant flot,
Sentant maintes fois dans son cœur venir son dernier lot.
390 Mais dès qu'Aurore aux belles boucles fait advenir
Le troisième jour, le vent se calme, et une mer paisible
S'installe ; il voit alors, porté par une vaste lame,
Qu'elle est tout près, la terre ! Et il la perce de regards.

(...)

Chant VI

Ainsi dort le divin Dévor aux mille épreuves, là,
Rompu de fatigue et de sommeil. Et Athéna s'en va
Dans le pays et la ville des gens de Phéacie,
Qui jadis habitèrent dans la spacieuse Hypérie,
5 Près des Roule-l'œil, des hommes extrêmement prétentieux
Et qui leur faisaient du mal parce qu'ils étaient plus forts.

(...)

Phare-des-nefs prend le fouet et les rênes brillantes,
Elle fouette les mules qui s'élancent à grands braiments,
Impétueusement tendues, emportant les vêtements
Et elle-même, avec les autres femmes et non pas seule.
85 Quand elles arrivent au magnifique courant du fleuve,
Où se trouvent les lavoirs intarissables, abondamment
Alimentés par-dessous d'une belle eau pour nettoyer
Le linge sale, elles détellent les mules du chariot.
Puis elles les poussent vers les remous de la rivière,
90 Pour qu'elles broutent l'herbe tendre comme le miel.
Emportant dans leurs bras le linge vers les sombres trous d'eau,
Elles l'y foulent vivement, rivalisant d'ardeur.
Après les avoir lavés, rincés de toutes saletés,
Elles étendent les habits au bord de l'eau, en ligne
95 Sur la plage là où la mer nettoie le mieux les galets.
Puis, après s'être baignées et enduites d'huile fluide,
Elles prennent leur repas près des berges de la rivière,
En attendant que le linge sèche aux rayons du soleil.
Après avoir bien mangé, ses servantes et elle-même,
100 Leur voile retiré, jouent à la balle. Phare-des-nefs
Aux bras blancs commence pour les autres les chants et danses.
Comme va par les monts la lanceuse de flèches, Artémis,
Tantôt sur le haut Taygète, tantôt sur l'Érymanthe,
Se réjouissant de sangliers et de biches agiles –
105 Et les nymphes agrestes, filles de Zeus porte-égide,
Jouent avec elle, et Léo se réjouit dans sa poitrine
Car elle les dépasse toutes de la tête ou du front,
Sa fille, aisément distincte, bien que toutes soient belles –
De même entre ses suivantes se distingue la vierge
110 Indomptée. Mais au moment de retourner à la maison,
Une fois les mules attelées et les beaux habits pliés,
Athéna aux yeux brillants de chouette a une autre idée

Pour que Dévor se réveille, voie la vierge ravissante,
Et qu'elle le conduise dans la cité phéacienne.

(...)

Alors le divin Dévor lave au courant de la rivière
225 L'eau de mer qui couvre son dos et ses larges épaules,
Et l'écume de la mer stérile accrochée à sa tête.
Après avoir lavé et frotté d'huile tout son corps,
Il met les habits que lui a fournis la vierge indomptée.
Alors Athéna, née de Zeus, le fait plus grand, plus fort
230 À regarder, et autour de sa tête fait dévaler,
Pareille à la fleur d'hyacinthe, sa chevelure frisée.
Ainsi qu'un artisan habile, instruit par Héphaïstos
Et Pallas Athéna, autour de l'argent verse de l'or
Et parachève ainsi de ravissants ouvrages,
235 Sur sa tête et ses épaules elle verse la grâce.